

NICK BRANDT

Portraits en danger
Voir le monde en face



Il est des œuvres qui font l'Histoire. *The Day May Break* de Nick Brandt est sans conteste de celles-ci. Le Britannique, activiste dans l'esthétisme, nous a habitué à des projets percutants. Ce dernier, réalisé sur cinq ans et quatre continents, dresse le tableau d'un monde qu'on penserait dystopique et qui pourtant est le nôtre. Un monde où humains et animaux subissent de plein fouet le changement climatique. Au Zimbabwe, au Kenya, en Bolivie, aux Fidji et en Jordanie, il est allé à la rencontre d'exilés climatiques, de réfugiés de guerre, de rescapés de catastrophes naturelles... Sous l'ampoule de Nick Brandt. Dans une grande exposition de 63 tirages, la curatrice Arianna Rinaldo tisse ce récit à la Galerie d'Italia de Turin en Italie, jusqu'au 6 septembre. Le portraitiste nous livre les dessous de ses tableaux surréels, et la colère qui a fait naître son travail dantesque.

Halima, Abdul et
Frida, Kenya, 2020





Chapitre 1

James et Fatu,
Kenya, 2020



Juana et Nayra,
Bolivie, 2022

Chapitre 3
Sink / Rise



Akessa regarde vers
le bas II, Fidji, 2023

Joel et Sosi, Fidji,
2023



Laila debout,
 Jordanie, 2024

Chapitre 4
The echo of our voices



Ftaim et sa famille,
 Jordanie, 2024

Majed et Mariam
 au clair de lune,
 Jordanie, 2024



« Dans ce monde dystopique marqué par la destruction provoquée par l'être humain, j'imagine que j'archive les créatures — humaines et animales — de cette planète. »

Nick Brandt, vous êtes portraitiste. D'où vous vient ce goût des autres ?

Merci de me présenter comme portraitiste ! En général, je n'aime pas les étiquettes, que je trouve trop simplistes, et celle de « portraitiste » ne m'était même pas venue à l'esprit avant tout récemment. Mais je pense qu'il est désormais juste d'utiliser ce terme, peut-être même avec *The Echo of Our Voices, Chapitre Quatre*, dans lequel le « portrait » peut réunir jusqu'à 28 personnes (dans la photographie *The Cave*).

Ce que je perçois comme une injustice environnementale a toujours été au cœur de mon travail, mais au fil des années, alors que les choses se sont considérablement assombries, mon travail est devenu plus ciblé, et de plus en plus centré sur les êtres humains, à mesure que les impacts du changement climatique frappent toujours plus durement certaines des populations les plus vulnérables au monde.

Pouvez-vous nous parler de cette série et de chacun de ses chapitres ?

The Day May Break dépeint des êtres humains et des animaux affectés par la dégradation et la destruction environnementales. Le premier chapitre a été photographié au Zimbabwe et au Kenya en 2020, le deuxième en Bolivie en 2022, dans plusieurs sanctuaires et réserves naturelles. Toutes les personnes présentes sur les photographies ont été gravement touchées par des sécheresses extrêmes ou des inondations. Les animaux sont presque tous des rescapés, victimes de situations allant de la destruction de leur habitat au trafic d'animaux sauvages. Ces animaux ne pourront jamais être relâchés dans la

nature. En conséquence, ils sont presque tous habitués à la présence humaine, ce qui permettait à des inconnus de se tenir près d'eux et d'être photographiés dans le même cadre, au même moment. Le brouillard symbolise un monde naturel en train de disparaître sous nos yeux. Créé à l'aide de machines à fumée sur les lieux de prise de vue, il fait également écho à la fumée des incendies de forêt qui ravagent la planète. Cependant, malgré leurs pertes, ces humains et ces animaux sont des survivants. Et en cela subsiste encore une possibilité.

Sirk / Rise, Chapitre Trois, a été photographié sous l'eau au large des îles Fidji. Les habitants locaux qui ont posé représentent les nombreuses populations insulaires du Pacifique Sud dont les maisons, les terres et les moyens de subsistance disparaîtront dans les décennies à venir à mesure que les eaux monteront sous l'effet du changement climatique. *The Echo of Our Voices*, le quatrième chapitre, met en scène des familles ayant fui la guerre en Syrie et vivant aujourd'hui en Jordanie. La Jordanie est considérée comme le deuxième pays le plus touché par la pénurie d'eau dans le monde. Vivant dans un déplacement permanent, les Syriens sont contraints de déplacer leur foyer plusieurs fois par an, allant là où un travail agricole est disponible. Les empilements de cartons sur lesquels les familles s'assoient et se tiennent debout s'élèvent vers le ciel — une verticalité qui suggère une forme de force ou de défi — et servent de piédestal à celles et ceux qui demeurent généralement invisibles et inaudibles. Un lien commun unit tous ces pays : ils figurent parmi ceux qui sont les moins responsables de l'effondrement

climatique. Leurs émissions de carbone ont été infimes comparées à celles des nations industrialisées. Pourtant, ils subissent de manière disproportionnée les conséquences de cette crise. La terrible ironie est que beaucoup des personnes vivant dans ces pays sont les plus vulnérables face aux conséquences catastrophiques du mode de vie du monde industrialisé.

Comment choisissez-vous les histoires que vous racontez et les visages que vous photographiez ?

Des chercheurs parcourent chaque pays avant mon arrivée, afin de rencontrer, interviewer et photographier des personnes dont la vie a été bouleversée par le changement climatique. Je réagis ensuite à ces rencontres et, dans le cas des familles syriennes en Jordanie, j'ai passé plusieurs semaines à voyager dans le pays pour les rencontrer. Les personnes que je choisis sont ensuite invitées à séjourner avec nous sur les lieux où nous allons photographier.

Le portrait, par sa nature même — et peut-être encore davantage dans votre travail — est une collaboration, puisque vous incarnez l'histoire de ceux que vous photographiez. Comment naît ce dialogue ?

Cela varie. Cela a été particulièrement important dans *The Echo of Our Voices, Chapitre Quatre*, pour plusieurs raisons. Dans les chapitres précédents, j'aimais que chacun pose de la manière qui lui semblait naturelle, qu'il reste lui-même - au sommet d'une échelle à côté d'une girafe ou sous l'eau. Mais *The Echo of Our Voices* était très chorégraphié afin de souligner le lien entre les membres des familles syriennes réunies sur les cartons ou dans la grotte.



Il était essentiel qu'ils se sentent à l'aise avec la manière dont ils étaient représentés. À la fin de chaque prise de vue, on regardait ensemble les images dans mon viseur. Cela leur donnait aussi, selon leurs propres mots, le sentiment d'avoir de la valeur. « J'ai l'impression d'exister », a dit Shaila. Lorsqu'elle se trouvait en haut des cartons, elle pensait que son histoire méritait d'être racontée. Kamal a déclaré que cette expérience leur avait donné « le sentiment d'être vraiment humains ». Pour les autres personnes photographiées dans les chapitres précédents, la phrase qui revenait le plus souvent était qu'elles étaient reconnaissantes d'être vues et entendues. C'est extrêmement important pour moi, surtout lorsqu'il s'agit de personnes si facilement oubliées ou ignorées.

Que mettez-vous de vous-même dans vos portraits ? Vos émotions ont-elles leur place dans cet espace ?

C'est fondamental dans chaque projet. Quelqu'un m'a récemment fait remarquer le sentiment constant de calme qui traverse la série. Oui, il y en a un — et je pense que, psychologiquement, cela vient de mon désir de créer une forme de calme au sein de ce que je perçois comme un chaos et une désorganisation grandissants sur notre planète.

Parlons processus créatif. Vous réalisez des prouesses techniques sans effets spéciaux ni retouches. Pouvez-vous nous raconter le déroulement de vos prises de vue ?

Comme vous le mentionnez, il n'y a aucun effet spécial ni *compositing*. Cela ne m'intéresse absolument pas, et je suis prêt à engager des moyens très coûteux pour créer des photographies montrant

ce qui se trouve réellement devant moi. J'ai toujours dit que ce qui se produit dans la vie réelle est bien plus intéressant que ce que mon imagination peut inventer... ou Photoshop, ou maintenant — que Dieu nous aide — cette putain d'IA. *Sink / Rise, Chapitre Trois*, représentait un véritable défi technique. Il fallait que les habitants fidjiens photographiés se présentent sous l'eau, comme si cela était la chose la plus naturelle du monde, exactement comme si nous photographiions sur terre. Le premier défi majeur fut le courant marin, qui nous emportait comme des feuilles dans le vent. Il fallait aussi réussir à lester tout le monde et tout le matériel.

À quelle forme de vérité la mise en scène permet-elle d'accéder ?

Je pense que cette « mise en scène » — que ce soit à côté d'animaux, sous l'eau ou perchés sur des cartons dans le désert — peut intensifier l'intention émotionnelle du travail documentaire. Pour moi, mise en scène et vérité peuvent être totalement compatibles, à condition que les images soient réalisées avec une véritable intégrité émotionnelle.

Votre travail peut être qualifié d'engagé ou d'activiste. Comment parvenez-vous à aborder des enjeux mondiaux, sociaux et politiques à travers le portrait — en représentant un individu ou un groupe ?

Que j'y parvienne ou non dépend du jugement de chacun. Je ne fais qu'exprimer mes sentiments ; chacun de ces concepts naît de ma colère face à ce qui se passe dans le monde, et j'espère que les spectateurs pourront ensuite interpréter les images à leur manière. Mais il devient de plus en plus frustrant



de voir le monde entier regarder tout à travers le balayage d'un minuscule écran de téléphone.

Avec cette fascination pour l'Autre, avez-vous le sentiment de participer à une entreprise d'archivage de l'humanité et, plus largement, de la planète ?

Je suis fasciné par des êtres sensibles — humains ou animaux — victimes d'injustices environnementales, vivant dans des lieux qui font d'eux les moins responsables de leur propre destin. Moi, j'y vois surtout un lien. Et puis, qui définit qui est « l'Autre » ? Les habitants du monde industrialisé, urbain et privilégié ? Ces mêmes personnes pourraient tout aussi bien être perçues comme « les autres » par des peuples ou des créatures différents d'eux. Ceci dit, l'idée d'être un archiviste est intéressante. D'une certaine manière, c'est ce que beaucoup de photographes font aujourd'hui, dans ce projet collectif dont vous parlez. Dans ce monde dystopique marqué par la destruction provoquée par l'être humain, j'imagine que j'archive les créatures — humaines et animales — de cette planète. Et dans ce moment douloureux de notre histoire, j'essaie de fonctionner comme un petit rouage au sein de ce vaste projet constitué de milliers de personnes créant leur propre vision personnelle d'une même réalité.

Interview réalisée pour PHOTO en mai 2026, par Cyrielle Gendron

EXPOSITION

Jusqu'au 6 septembre. Galerie d'Italia, Turin, Italie. gallerieditalia.com

nickbrandt.com
[@nickbrandtphotography](https://www.instagram.com/nickbrandtphotography)